

« NOUS N'AVONS JAMAIS RIEN VU DE PAREIL » (Mc 2,12)

MÉDITATION - 4

# « Seigneur, si nous te quittons, où irons-nous ? » (Cf. Jn 6, 68)

par Pierluigi Banna\*

À la fin de cette matinée, je reviens sur ce qui nous tenait le plus à cœur de vous dire, à moi comme aux autres adultes. Nous pouvons ne rien avoir compris, mais nous nous rendons compte que même notre incompréhension peut être utile, comme nous l'avons montré ce matin. Nous pouvons oublier tout ce que nous nous disons et nous tromper à nouveau des milliers de fois, mais même l'erreur peut être utile parce que l'on apprend plus en se trompant qu'en agissant bien par erreur. Nous pouvons oublier, nous distraire, être ennuyés, pris par des émotions opposées, tout disperser dès que nous rentrons à l'hôtel, mais tout cela peut être encore une fois l'occasion pour reprendre et pour redécouvrir ce qui nous tient le plus à cœur dans la vie : redécouvrir la seule Présence qui est à la hauteur de notre humanité, si unique au monde.

Pour nous faire comprendre cela, quand nous sommes allés lui rendre visite avant-hier, le père Carrón nous a donné un exemple formidable : « Si tu te promènes sur la route et que quelqu'un à l'improviste te regarde droit dans les yeux et te donne une gifle, que fais-tu ? Tu lui en donnes au moins une autre ! Mais si, en rentrant chez toi, tu ouvres la porte et que ta mère, qui t'attend, te donne une gifle, que fais-tu ? Tu lui demandes : « Pourquoi ? » Vous voyez ? Lorsque nous rencontrons une présence à laquelle nous faisons confiance, nous ne réagissons pas emportés par la vague des émotions, mais toutes nos émotions, tout notre étonnement, notre colère, notre douleur deviennent l'occasion d'un dialogue et nous poussent à demander : « Pourquoi ? », « Pourquoi suis-je distrait, maintenant ? », « Pourquoi me fais-tu cela, maintenant ? », « Pourquoi cette douleur ? ». Nous pouvons nous adresser à quelqu'un : la vie est ce merveilleux dialogue. Comme le dialogue du Christ avec le Père, ce soir-là : « Pourquoi, Père ? ». Cette interrogation l'a fait s'attacher radicalement à Lui, jusqu'à sa mort : « Non pas comme moi, je veux, mais comme toi, tu veux » (Mt 26, 39). Ainsi, tous nos sentiments, nos incompréhensions, nos distractions ne sont pas un obstacle mais peuvent nous servir pour nous attacher plus au Christ, non pas à le fuir mais à redécouvrir qu'il ne nous abandonne jamais, comme au premier jour. Et la vie devient ce dialogue.

« L'esprit est ardent, mais la chair est faible » (Mt 26, 41). De cette manière, je vous »

\* Méditation au Triduum pascal de CL-Lycée, Rimini, le 14 avril 2017.

» l'assure, au fil du temps on ne devient peut-être pas meilleur, mais on s'attache toujours plus, on est toujours plus conquis par cette Présence qui survient dans notre vie. L'affection grandit, ainsi que le désir de suivre fidèlement, non emportés par les vagues du sentiment éphémère, mais comme fruit du travail de réglage et de jugement de tout sentiment, comme fruit de la reconnaissance pleine d'affection et d'émotion vraie pour ce qui nous est arrivé. Don Giussani le dit à la page 34\*\* : « L'affection n'est pas une vague », comme les sentiments, mais c'est « céder sans cesse à l'attraction du vrai, être prisonniers de ce qui est vrai, beau, juste. Prisonniers ?! » Non. « Disciples ! » (*Affezione e dimora* [Affection et demeure]).

Le témoignage d'un ami, qui décrit une situation que beaucoup d'entre nous ont – je pense – vécue, nous fait bien comprendre ce que signifie suivre et tout confronter avec une présence. « Un soir, pendant que toute ma classe était dans le car [pendant une excursion scolaire], quelques amis de CL-Lycée ont commencé à chanter avec quelques-uns de mes camarades, de manière un peu désordonnée mais passionnée. J'étais dans le groupe de mes amis "bon chic bon genre", qui ont aussitôt commencé à insulter les jeunes qui chantaient, ce qui n'a pourtant pas empêché mes camarades de CL-Lycée de chanter ensemble. Au milieu de tout cela est née en moi la question, immédiate et presque violente : suis-je plus heureux, moi, forcé de rester embaumé pour ne pas me sentir jugé négativement par mes amis "bon chic bon genre", ou bien eux, qui sont ensemble d'une manière si libre de préjugés que, s'ils ont le désir de chanter, le soir, dans le car, devant tout le monde, ils n'hésitent pas une seconde à le faire ? » Vous voyez ? On peut tout regarder. Au début, il a eu honte d'eux et les a méprisés. Mais le cœur est infailible et alors, en réglant cette honte et ce mépris, face à cette présence si irréductible, il s'est demandé : « Qui sont les plus libres ? Qui sont les plus heureux ? » Grâce à sa honte, grâce au fait qu'il ne se sentait pas "bon chic bon genre", il a pu redécouvrir ceux qui l'aimaient le plus et s'attacher davantage à eux. Il poursuit : « La réponse était évidente, entre les deux, c'était moi qui étais le plus triste, celui qui n'était pas libre d'être lui-même. Et il m'a été aussitôt évident que je n'avais jamais vu avant une amitié qui m'accepte tel que je suis. » Ajuster ses sentiments n'est pas le fruit d'une analyse de soi, c'est se rendre à cette évidence, c'est mettre au premier plan cette évidence par rapport à nos préjugés et déplacer notre centre affectif de ce qui nous domine (nos pensées, nos préjugés et ceux des autres) à une présence qui survient obstinément et nous reprend pour que nous puissions lui être fidèles.

Le chemin de cet après-midi au *Chemin de Croix*, comme tout le chemin de la vie consiste à faire cette comparaison, comme l'a faite notre ami : qu'est-ce qui me rend plus libre ? Qu'est-ce qui me rend plus heureux ? Qu'est-ce qui me rend plus moi-même ? Tout en partant de nos préjugés ou de ceux des autres, il faut à la fin déplacer notre cœur de ce que nous pensions, de ce que les autres pensent de nous, vers ce à quoi nous tenons vraiment, même si cela implique un sacrifice, même si cela veut dire perdre la face. Comme cet après-midi pendant le Chemin de Croix, il y aura dans la vie des moments où tout ne sera pas clair, des moments où notre limite ou nos images (l'ennui, la distraction, l'enthousiasme...) sembleront l'emporter, comme les lentilles mal réglées des jumelles. Et c'est notamment à ce moment-là que nous pouvons dire, pleins d'affection, comme l'a fait un jour saint Pierre : « Nous non plus ne comprenons pas, mais si nous te quittons, où irons-nous ? » (Cf. Jn 6, 68). Toute cette confusion m'est utile pour comprendre que Toi seul me rends vraiment humain. C'est pourquoi je Le suis, non pas aveuglement mais fidèlement, raisonnablement, avec toute mon affection, avec tout mon cœur. C'est ce que dit le beau roman de Louis De Wohl *Le Témoin de la neuvième heure* – je vous conseille de le lire –, qui raconte la vie de »

\*\* Le livret « *Nous n'avons jamais rien vu de pareil !* » recueille les textes cités au cours du Triduum pascal et peut être [téléchargé au format PDF](#).

» Jésus du point de vue d'un centurion romain. À un moment donné il décrit le personnage de la pécheresse qui se sent enfin pardonnée et libérée par Jésus ; sa famille la refuse et elle va chercher les amis de Jésus, parce qu'elle ne le trouve pas lui-même. Marie Madeleine lui demande : « Que veux-tu donc de Lui ? », et elle répond : « Autrement, je ne sais pas où aller. » Je redis la même chose : je ne sais pas bien ce que je veux de ma vie ; notre amie, hier soir, voulait un tatouage, un piercing ; je ne veux pas ces choses-là, mais moi non plus je ne sais pas vraiment ce que je veux de ma vie, quelle vie j'attends ; je n'ai qu'une chose qui me tient à cœur : je veux aller chez Lui, parce que sinon je ne sais pas où aller. Moi aussi, je veux être "disciple" de cet Homme qui m'a fait être moi-même comme jamais personne d'autre, même si cela demande un effort, même si je vais souvent me tromper. Même si parfois je peux même m'en aller, je sais que je veux aller chez Lui, sinon je ne sais pas où aller.

Nous avons un lieu où revenir, nous avons une présence à suivre, non parce que nous ne nous trompons plus, ni parce que nous ne l'oublions plus, mais parce que c'est où, si ce n'est pas devant Lui, que mon humanité est enfin embrassée sans honte pour ce qu'elle est ? C'est ce que raconte le dernier témoignage de l'un d'entre vous, qui écrit à la fin de la dernière année de lycée : « Souvent, je m'aperçois que je suis encore en difficulté [si tu savais, mon ami, le mal que j'ai moi aussi !], je me découvre blessé ou sceptique, mais chaque fois, à un moment donné, je ne peux pas ne pas revenir à ce que j'ai vu dans la rencontre avec tant de personnes et penser avec simplicité : "Je peux fuir autant que je veux, mais je n'ai jamais rien vu de pareil". »

Mes amis, chacun de nous est appelé à formuler ce jugement du cœur, à chercher un lieu dont il peut dire, non pas juste parce qu'il est emporté par la vague de l'émotion mais plutôt avec une véritable émotion qui dure dans le temps : « Je n'ai aucun autre endroit où aller parce que je n'ai jamais rien vu de pareil ! » Ainsi, pleins d'affection, nous suivons cet Homme qui s'est ému même devant notre haine. Le Christ ne s'arrête pas devant la peur et la distraction, il n'a pas peur de regarder en face la tristesse et de prendre sur soi la croix pour nous. Il continue à mourir comme le grain de blé pour que nous soyons libérés de l'esclavage de nos sentiments et de nos émotions qui nous laissent avec de la terre brûlée dans les mains.

Pleins d'affection, nous suivons les pas de Dieu qui ne cesse pas de passer dans notre vie en nous comblant d'*émerveillement*. Voilà le sens du *Chemin de Croix* de cet après-midi.